

Nouveautés

Number 166, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67255ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

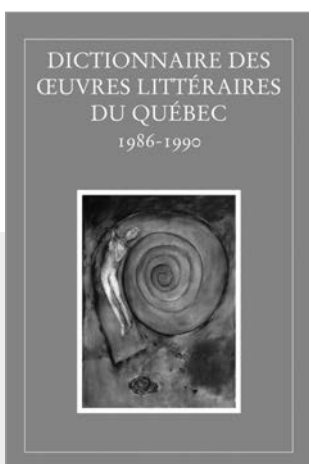
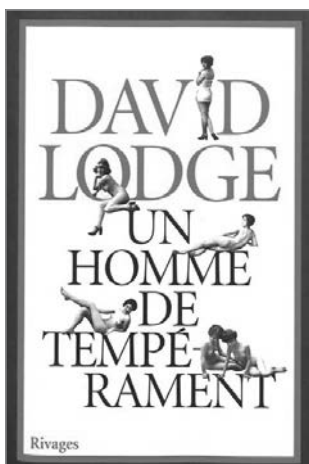
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2012). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (166), 4–18.



BIOGRAPHIE

DAVID LODGE
Un homme de tempérament
Rivages, Paris,
2012, 706 pages

Avec cette biographie romancée de Lodge, il ne faut pas s'attendre à retrouver l'auteur que vous appréciez pour ses romans souvent caustiques. Ici, il suit la vie d'un des plus célèbres romanciers, essayistes, pamphlétaires britanniques du siècle dernier, H(erbert) G(eorge) Wells (1866-1946). On connaît les incontournables romans de cet auteur, depuis *La machine à explorer le temps* et *La guerre des mondes*, en passant par *Les premiers hommes dans la lune* jusqu'à *La guerre dans les airs*,

étudiants et grand public. En révélant un ensemble d'œuvres abondant et en accumulant au fil des recherches une riche documentation, le *DOLQ* a permis la synthèse du corpus québécois et la nouvelle interprétation qui fondent la valeur et l'originalité de *La vie littéraire au Québec*, qui en est à son sixième tome (Voir *QF*, n° 165). Cette dernière entreprise a comme but de tenter de cerner le fait littéraire non seulement grâce à l'examen des textes eux-mêmes, mais aussi par l'analyse du processus de leur production et de leur réception : c'est en n'étant pas organisée principalement autour des œuvres ou des auteurs qu'elle se distingue des autres histoires littéraires. Soulignons que le professeur Lemire, maintenant retraité, a dirigé les cinq premiers tomes du *DOLQ*, publiés de 1978 à 1987, et qu'il a été responsable des cinq premiers, également, de la série *VLQ*, parus de 1991 à 2005 ; comme directeur d'abord dans ce dernier cas (tomes I et II), puis comme codirecteur (tomes III, IV et V).

Édité au début de 2011, le 8^e tome du *DOLQ* a été réalisé sous la direction du professeur

autrement dit, un Jules Verne, version anglaise. Cependant, nous oublions trop rapidement ses œuvres sur des problèmes sociaux (*Kipps*, *Anne Véronique* – qui lui a valu d'être exclu de la société bien pensante – ou *Mariage*), sur la politique (comme le décapant *M. Britling commence à voir clair*), sur des sujets brûlants de son temps : le féminisme, la bigoterie de l'ère post-victorienne, et bien d'autres encore. La liste des publications est écrasante. Wells écrivait à une vitesse inimaginable, doté d'un tempérament bouillonnant, bagarreur, revendicateur. En même temps, il a été amateur de belles femmes, les unes plus intelligentes que les autres, avec lesquelles il a procréé, à droite et à gauche, plusieurs enfants (d'où le titre

Aurélien Boivin, seul membre de l'équipe originale encore actif dans le projet par suite du départ à la retraite de plusieurs collègues, du décès de quelques autres et de la réorientation professionnelle de certains. Il ne dévie pas des objectifs initiaux même si, précise-t-on pertinemment dans l'avant-propos, « [l]es critères servant à définir le littéraire ont évolué au cours des ans, en raison d'études plus poussées et plus raffinées concernant cette notion, devenue plus restrictive, tout en conservant dans les faits une marge parfois plutôt floue qui n'a pas manqué d'affecter les exclusions et les inclusions d'œuvres relevant strictement du domaine littéraire » (p. XIII). Le premier tome, qui englobe la période des origines à 1900, accorde effectivement une place à des genres qui ont plus tard été graduellement écartés : monographies paroissiales, ouvrages de théologie, de philosophie ou de géographie, pamphlets politiques... Par la suite, la prolifération d'écrits de toutes sortes a obligé, pour des raisons d'espace, à des choix plus stricts et limitatifs de même qu'à des regroupements d'œuvres, particulièrement en

de cette nouvelle biographie en traduction française, plus accrocheur et sous-entendant autre chose que celui en anglais, *A Man of Parts*). L'entreprise de Lodge a été considérable : il présente non seulement la vie « extérieure » de son auteur, mais aussi sa philosophie. Ainsi, il explique pourquoi Wells avait adhéré très tôt à la Société des Fabiens, à l'origine du parti travailliste moderne. Il clarifie ses prises de position politiques et sociales, rend plausible la dichotomie entre ses principes et sa façon de les traduire dans le quotidien. Et puis il y a les femmes, innombrables, auxquelles Wells n'a pu ni voulu résister, pouvant compter sur l'entière compréhension de sa seconde épouse, Jane (Amy Catherine Robbins), qui se

poésie, où un article plus substantiel sur la production d'un auteur a été préféré à de petits comptes rendus sur diverses œuvres parues dans la période. Cette multiplication explique d'ailleurs pourquoi les tomes II et suivants couvrent des espaces temporels de plus en plus brefs : 40 ans pour le tome II (1900-1939), 20 ans pour le 3^e (1940-1959), 10 ans pour le 4^e (1960-1969) et 6 ans pour le 5^e (1970-1975). Depuis le tome VI (1976-1980) les périodes ont été ramenées à 5 ans.

D'autres changements sont survenus en cours de route. Par exemple, à partir du tome VI (1994), où la couleur dans les illustrations a cédé la place au noir et blanc, on a éliminé, en raison de la loi de protection du privé, les notices biographiques qui accompagnaient les articles jusque-là ; on a gardé cependant la double notice bibliographique où l'une décrit les différentes éditions du livre examiné, en français comme en langue étrangère, et où l'autre fournit un choix d'études sur l'œuvre et son auteur. On en est venu aussi à ajouter des articles sur des revues particulièrement importantes, comme *Le Nigog* dans le tome II (1980). Dans le

DICTIONNAIRE

AURÉLIEN BOIVIN [DIR.]
Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec
tome VIII : 1986-1990
Fides, Montréal,
2011, LXXV, 1 151 pages

Le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* est un vaste projet lancé en 1971 par un groupe de professeurs et de chercheurs de l'Université Laval sous la gouverne de Maurice Lemire. L'objectif était de refléter l'activité littéraire de chacune des quatre époques retenues au départ (des origines à 1975) d'après l'idée qu'elle-même se faisait de la littérature. On visait tout particulièrement l'établissement le plus large possible du corpus de la littérature québécoise de même que son accessibilité à tous, professeurs, chercheurs,

montrait aussi peu « enflammée » par l'appétit et l'enthousiasme sexuels de « H.G. » que sa première. L'incroyable faculté de travail de cet homme, qui aurait pu poursuivre une brillante carrière d'enseignant ou de chercheur scientifique, demeure cependant un mystère, même si l'on considère que, issu d'un milieu très modeste (*lower middle class*), il se frayait à coups d'essais, de nouvelles, de romans, un chemin dans la meilleure société britannique. Wells a été courtisé, adulé, lu par des millions de gens partageant son impatience devant la lenteur avec laquelle la société colonialiste britannique percevait les signes des temps. Avec Bernard Shaw, il a été l'intellectuel par excellence de son époque, doté d'un humour

caustique, voire féroce, capable d'écrire des satires dignes de Jonathan Swift.

Le « roman » de Lodge pourrait passer pour une thèse d'État n'eût été la liberté que prend l'auteur à « remplir des lacunes » là où manquent des documents écrits. Pour l'ancien professeur de l'université de Birmingham, il était impossible de ne pas plonger dans les archives, de lire les nombreux ouvrages publiés sur Wells. Connaissant parfaitement tant l'œuvre de l'auteur que la critique, il déploie ici ce que l'on peut considérer désormais comme la biographie la plus complète de H. G., la plus nuancée aussi. Le seul reproche que des universitaires pointilleux adresseraient à Lodge serait sa prédilection pour les aventures

sexuelles de H. G. (sur lesquelles ce dernier n'a pratiquement jamais jeté un voile, déclarant dès ses débuts sa conviction que l'Angleterre se devait de pratiquer « l'amour libre », ce qui lui avait valu maintes réprimandes publiques, bien entendu). À notre connaissance, un seul écrivain, Stefan Zweig, contemporain de Wells, a écrit des biographies romancées comparables à ce livre de Lodge, sans atteindre cependant cet humour particulier aux Britanniques, le *tongue in cheek*, permettant d'établir la distance critique entre auteur et sujet. Il faut admettre que le choix des sujets de Zweig ne se prêtait guère à l'humour, avec les *Joseph Fouché*, *Marie-Antoinette*, *Marie Stuart*, *Balzac* (encore qu'ici, il y aurait eu des possibilités), pour

ne nommer que ceux-là. Lodge nous présente son H. G. Wells à la fin de sa vie, quand les V2 lancées des rives de la mer Baltique font fuir la population, alors qu'il reste, lui, obstinément, malgré les exhortations de son entourage. C'est de sa chambre, à 77 ans, que l'écrivain se remémore sa vie, se fait interviewer par Lodge, qui n'a pas peur de lui poser des questions embarrassantes.

Comparer *Un homme de tempérament* à *Un tout petit monde*, à *Jeu de société* ou à *Pensées secrètes* reviendrait à confondre les genres. Une œuvre comme celle-ci est brillante, drôle par moments, mais on ne peut plus sérieuse. Elle constitue la meilleure façon de conduire le lecteur aux livres de Wells.

HANS-JÜRGEN GREIF

récent tome, on trouve des textes sur les divers courants théâtraux de même que sur les troupes et les compagnies théâtrales avec leurs activités dans les diverses régions du Québec, de même qu'un long texte sur la littérature de jeunesse de la période couverte.

Ce dernier-né renferme au-delà de 800 articles portant sur plus de 1 200 ouvrages retenus parmi les quelque 2 000 œuvres publiées entre 1986 et 1990 et appartenant aux genres littéraires classiques : roman, conte, nouvelle, essai, poésie et théâtre. La bibliographie générale terminale compte pour sa part plus de 6 500 entrées, regroupées en deux parties : les « œuvres littéraires » parues à cette époque et les « études à consulter ». Suivent la liste des 167 revues et journaux dépouillés pour la période, le nom des 319 collaborateurs, avec le titre ou les titres traités, et un abondant et significatif index onomastique. Les textes, dont la longueur a été déterminée en fonction de l'importance de l'écrit – il y a cinq catégories –, empruntent *grosso modo* le modèle habituel du *Dictionnaire* : on y trouve

une présentation de l'ouvrage, une description de son contenu, une analyse sommaire et, généralement en conclusion le cas échéant, de l'information sur l'accueil de la critique et la fortune de l'œuvre.

Les nombreux collaborateurs proviennent d'horizons divers. Des professeurs d'universités, québécoises surtout, mais aussi canadiennes, américaines et européennes, ainsi que des étudiants gradués d'ici et d'ailleurs sont de loin les plus nombreux. Ils côtoient des journalistes, des écrivains, des critiques littéraires, des chercheurs indépendants, des postdoctorants... Tous respectent l'esprit du *DOLQ* et de l'époque où s'inscrivent les œuvres retenues. Volontairement de tendance plus descriptive qu'analytique, les articles évitent aussi bien l'éloge excessif et dithyrambique que le dénigrement systématique et les commentaires émotifs, sans adopter pour autant un ton neutre.

On ne saurait rendre compte convenablement de ce 8^e tome sans faire état de sa pénétrante introduction et de sa judicieuse chronologie, selon d'ailleurs une

tradition d'excellence qui remonte au tout premier volume. D'une part, en effet, « L'équipe » signe une introduction de 43 pages où elle fait une traversée détaillée de l'ensemble de la production de la période. Chaque genre fait l'objet d'un bilan circonstancié où l'on dégage les principales œuvres, les sous-genres, les dominantes thématiques, les particularités scripturales ou structurales, les innovations importantes, les différentes pratiques culturelles de même que les mouvements qui ont alimenté le corpus, tels les féminismes, au pluriel (p. LVI), et la littérature migrante. Il s'agit d'une introduction substantielle, où les données de tous ordres concourent à dégager des années 1986-1990 une image particulièrement juste et complète. D'autre part, la chronologie comparative qui suit est à la fois éclairante et inventive. Présentée sur cinq colonnes, elle retient les épisodes marquants survenus dans le monde, aux États-Unis, au Canada et enfin au Québec, pour lequel on distingue les événements politiques et sociaux d'abord et les faits culturels ensuite. Les œuvres littéraires sont dès lors insérées

dans un contexte quasi planétaire et cette habile mise en perspective est du plus haut intérêt.

Quand on le considère dans sa totalité, le 8^e tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, comme tous les précédents du reste, offre une somme magistrale de renseignements dont la précision et l'exactitude en font un « instrument incomparable, éminemment utile et efficace, si l'on se fie aux innombrables consultations auxquelles il donne lieu dans les maisons d'enseignement supérieur » (p. XIII) : sa valeur scientifique et littéraire est d'ailleurs depuis longtemps reconnue à l'échelle internationale.

En coda, me permettra-t-on d'ajouter tout uniment, avec une modeste fierté, que j'ai eu le vif plaisir de collaborer jusqu'ici à chacun des tomes, y signant 34 articles. Comme professeur de littérature (québécoise surtout), comment aurais-je pu au demeurant ne pas répondre avec empressement aux invitations de l'équipe de rédaction ? Je me suis bien sûr rendu disponible pour le 9^e tome, en chantier depuis quelques mois déjà.

JEAN-GUY HUDON

NOUVELLE

FRANCE BOISVERT

Un vernis de culture

Les Éditions de la Grenouillère,
Montréal, 2012, 222 pages

Après avoir publié un roman, un conte et quelques recueils de poésie, France Boisvert emprunte un chemin de traverse en signant vingt nouvelles bâties autour de l'expression consacrée *Un vernis de culture*.



Campés dans une société individualiste en déliquescence, les personnages qu'elle a créés dégingolent avec fracas de leurs piédestaux, se prennent les pieds dans le tapis et laissent tomber les masques. Dans « L'appartenance », un chanteur populaire disjoncté au restaurant lorsque sa cousine ravive un souvenir d'enfance. Aurions-nous reconnu quelqu'un ? Non... Pas vraiment. Même si le détonateur de cette crise identitaire reste vraisemblable. Ailleurs, une vedette de la télévision peu gâtée par la nature fait appel à un plasticien. « Docteur, je ne veux pas vieillir. Être laide m'indiffère ; mais être vieille, jamais ! » (p. 19) Cette fois, involontairement, un visage ou deux émergent dans un coin de notre esprit. Tss tss tsss... Oubliez vos références.

Car en dépit de ce que l'on flaire, cette histoire ébouriffante distord la réalité avec éclat. Tout comme « Blablaba et bla et bluff », un texte qui relate une grossière supercherie littéraire. Pourtant, si la presse s'emparait d'une telle affaire, nous n'aurions aucun mal à y croire, attendu que la situation dépeinte baigne dans une atmosphère joyeusement cynique qui nous est familière.

Boisvert possède un fin talent de conteuse, une conteuse du « présent » qui fait ses choux gras de la futilité de ses semblables. Les titres de ses nouvelles sont d'ailleurs éloquentes : « Morale en rase-mottes », « L'épuisement du masculin », « Le déni », « La vieille querulente »... Son écriture énergique met en images des scènes peu reluisantes, parfois bouffonnes. Emportée par son sujet, elle rehausse les détails, se livre à des digressions, verse dans la démesure avant de clore ses histoires de façon spectaculaire ou complètement désarmante (je pense à la nouvelle « Descendance »). Certains se prêteraient à cet exercice méchamment, mais l'humour en clin d'œil qui colore ce recueil esquive la malveillance. Après tout, nous appartenons tous à ce cirque, mieux vaut en rire...

GINETTE BERNATCHEZ

VERLY DABEL

Éloge des ténèbres

Mémoire d'encrier, Montréal
2012, 166 pages

Au Québec, le nom de Verly Dabel jouit d'une notoriété naissante dans le milieu littéraire. Pourtant, le nouvelliste n'en est pas à ses premières armes. Pour certains, comme Gary Victor par exemple, il incarne cette nouvelle génération d'auteurs haïtiens qui parviendra à nous étonner. Considéré par Georges

Anglade comme un véritable *lodyaniseur* – un conteur qui se singularise par son ancrage dans la vie locale – ce gestionnaire de formation vient de signer *Éloge des ténèbres*, un recueil abouti qui regroupe dix nouvelles réunies, tant par la forme que par le contenu, en un tout homogène qui troue les ténèbres de l'apriorisme.

Dans ce livre, l'écrivain emprunte souvent la voix du même narrateur, qui fait siennes les histoires impayables qu'il nous raconte. Sans jamais mettre un pied hors du cercle magique qui délimite son univers, cet esprit cartésien, prénommé Richard, multiplie les observations pleines de saveur. Dans la nouvelle « Le zombie de Delmas », notre homme a maille à partir avec la foule qui veut voir le prétendu zombie cloîtré dans la maison qu'il souhaite louer. Dans un pays où les histoires teintées de spirituel semblent faire partie du quotidien, la logique du héros s'avère non recevable. Pourtant, du jour au lendemain, elle fera de lui un sorcier redoutable. En revanche, lorsque ce personnage volage se livre à ses mauvais penchants, il peut invariablement s'attendre à perdre la face (« Les Jamaïcaines », « Les brasseuses de la Saint-Louis », « *Bounda chire* »).

Le thème récurrent de la loterie nationale (la *borlette*) explore les contours d'un vecteur d'espoir présenté comme la vache à lait des plus rusés. Dans la nouvelle « Tout sur le quatorze », le narrateur déclare : « Dans notre version modifiée du *Notre Père*, nous demandons au Seigneur non pas notre pain d'aujourd'hui, mais notre pain de demain. Mais demain ne vient jamais. Et la *borlette* est là pour nous habituer à cette mentalité du bonheur reporté. » (p.114). « Les chercheurs de fortune » y perdront plus que des plumes et même ce petit malin de



Richard restera un pauvre type (« *Bounda chire* »). Enfin, Dabel boucle adroitement son recueil avec un texte éponyme qui nous présente pour la première fois un Richard décontenancé par ce qu'il découvre. Troublé par une étrange lumière qui a chassé le chaos généralisé à Port-au-Prince, il nous escorte, toute une nuit, dans sa ville devenue méconnaissable.

Chaque nouvelle représente une pièce de casse-tête qui, au final, nous permet de reconstituer une image parlante de la société haïtienne. À la faveur d'une prose limpide et lumineuse qui dément le titre de son livre, Dabel pose un regard observateur et pénétrant sur les siens. Son style s'appuie sur une ironie indulgente dénuée de toute condescendance. Et en dépit de sa lucidité désopilante, l'auteur témoigne, dans chaque récit, de son attachement envers ce pays où il réside toujours. J'ajouterai aussi qu'il nous a fait grâce d'un lexique, et c'est heureux puisque les passages et les expressions en créole se fondent tout naturellement dans la fluidité du texte. Dans ce pays qui, aux dires de l'auteur, posséderait plus d'associations d'écrivains que d'écrivains eux-mêmes et où l'on aurait recensé plus d'écrivains que de lecteurs, Dabel mérite notre attention.

GINETTE BERNATCHEZ

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

*Intimité et autres objets fragiles*Triptyque, Montréal
2012, 108 pages

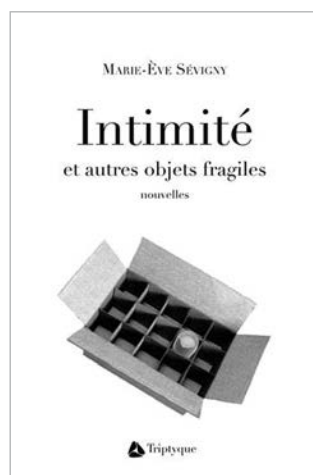
Marie-Ève Sévigny gravite autour de la scène littéraire depuis quelques années déjà. Si vous lisez le magazine *Entre les lignes* ou si vous avez eu le plaisir de l'accompagner lors d'une sortie organisée dans le cadre de *La Promenade des écrivains*, son nom vous dira sûrement quelque chose. Voilà qu'un nouveau pas est franchi avec la parution de son premier recueil de nouvelles. *Intimité et autres objets fragiles* rassemble dix histoires dans lesquelles « présences » et « solitudes » sont poussées gentiment à la confrontation.

Consciemment ou non, les protagonistes des conflits intérieurs soulevés dans ce recueil entravent souvent leur rencontre avec autrui – par dépit, par sauvagerie, par timidité ou par lassitude. Dans un texte d'ouverture remuant malgré le sujet, un jeune médecin confiné depuis peu au fauteuil roulant reprend goût à la vie grâce à ses voisins. À la faveur d'une prose vivante et colorée, Sévigny restitue finement l'ambiance électrique qui dynamise la narration de cette nouvelle dont l'action se déroule dans le quartier de la Petite Italie, à Montréal. « *Intimité* » nous met en présence d'une misanthrope saisonnière qui, du fond de sa tanière, un chalet isolé en Abitibi, refuse les modestes offrandes d'un voisin bienveillant. « Tout sucre, tout beurre » aborde le prosaïsme du quotidien d'un homme introverti abandonné par sa seconde femme. Cette histoire savoureuse cultive un humour pince-sans-rire qui nous permet d'apprécier l'esprit d'observation de l'auteure ;

tout comme « Une carte à la clé », le récit d'une amitié amoureuse pimentée par une stupide méprise. Modelées par la hantise de la mort, deux courtes nouvelles se révèlent plus poétiques, et dans le cadre envoûtant de la nature, « Une robe de chimère » et « Un espace migratoire » témoignent surtout sur la vie. « Qu'importe de partir et de mourir... Le nez dans la batture, tu respires... C'est le début de l'été, le héron va revenir » (p. 85).

Les nouvelles de ce recueil baignent dans une atmosphère de sérénité. Elles plairont à ceux qui appréhendent les dénouements tragiques ou la plume assassine. La verve fantaisiste de leur auteure se reflète dans les portraits variés et expressifs qu'elle brosse pour nous d'une petite patte agile et dégriffée. Son amour des mots semble l'avoir menée à une seule interrogation : « Je me demande comment vieillissent ceux qui ne lisent pas » (p. 100). Voilà certes une suggestion de lecture bibliothéropéuticque...

GINETTE BERNATCHEZ



Après avoir rédigé en deux volumes quelques épisodes de la télé-série *Virginie* et avoir publié des textes dans les plus importantes revues spécialisées dans le genre de la nouvelle, voici le premier recueil de la jeune auteure, connue

surtout pour *La promenade des écrivains*, activité prisée tant par les visiteurs que par les habitants de la ville de Québec. Les dix nouvelles inédites frappent non seulement par la diversité des sujets et les « chutes » remarquables, mais surtout par la gamme des émotions, jamais étalées ou montrées du doigt, mais à peine effleurées, laissant au lecteur toute latitude pour fermer le livre et donner libre cours à sa propre imagination. Toutes ces nouvelles, à l'exception de la deuxième, consacrée à un rêve angoissant devenu réalité, nous proposent des situations concrètes et plausibles. Ainsi, nous rencontrons un médecin en fauteuil roulant qui retrouve sa dignité en poursuivant son travail, même s'il n'y croyait plus. Le texte éponyme du volume met en scène la rencontre d'une femme et d'un homme, en plein hiver, sur le bord d'un lac en Abitibi ; elle n'aspire qu'à la paix alors que lui la confond avec celle qu'il aime depuis longtemps. Dans « Tout sucre tout beurre », récit désopilant qui confirme la sagesse populaire selon laquelle l'amour d'un homme s'obtient par de bons petits plats, même si le cordon bleu est une « femme cube sans cou ni taille [...] Cette femme a le visage en vieilleuse : si les mauvaises artères lui font luire le front, ses yeux sont si mornes qu'ils lui donnent de l'ombre » (p. 45). Voici l'art de la nouvelle à son meilleur : quelques traits dessinés rapidement, nous la voyons. Cette rapidité du dessin, l'une des grandes difficultés quand on écrit une nouvelle, se retrouve dans tous les textes, sans exception. Elle prouve combien de fois l'auteure a retravaillé chaque phrase pour n'en laisser que l'essentiel.

Les deux nouvelles suivantes, « À l'ombre » et « Une carte à la clé », sont à l'opposé l'une de l'autre. La première met

en scène deux enfants qui apprennent ce que signifie la mort (d'un animal, d'un arbre), alors que la suivante nous place dans le monde d'un jeune homme en train d'apprendre que, dans l'amour, il ne faut pas céder à la première impulsion. Suivent un homme qui ne veut pas révéler son adresse (et pour cause) puis le monologue d'un autre qui attend les questions des policiers sur une affaire de meurtre ou d'accident, et le portrait d'une maison – sans doute l'un des textes les plus intenses –, pivot des saisons. Pour clore, « Le chien Jivago », où est mise en scène une des plus touchantes grands-mères que l'on puisse imaginer, une femme qui relit, sa vie durant, le même livre. Elle soupire après le personnage principal, que sa petite-fille prend pour un chien, jusqu'au jour où, devenue impotente, elle veut se laisser mourir d'ennui. Mais c'est sans compter sur l'imagination de la narratrice, qui nous rapporte le rêve enfin réalisé de la vieille femme, voir la Russie. « Oh, mon petit, si tu voyais cela ! m'a-t-elle écrit. C'est beau à en pleurer ! » Et la dernière phrase, une chute exemplaire, parfaite dans sa brièveté : « Je me demande comment vieillissent ceux qui ne lisent pas » (p. 100).

Tout le recueil se résume dans ces mots : le plaisir d'écrire d'abord, suivi d'une phase pendant laquelle tout novelliste doute de son travail, va jusqu'à faire table rase de ce qui lui avait pourtant plu, recommence, encore et encore, jusqu'au point où il devient dangereux de déplacer un mot, de supprimer un syntagme. Plus rien de superflu, juste l'essentiel, « réduire à l'os », comme nous l'enseigne Annie Saumont. Avec ses dix nouvelles brillamment réussies, l'entrée de Marie-Ève Sévigny dans ce genre si difficile est remarquable et sera, espérons-le, remarquable.

HANS-JÜRGEN GREIF

POÉSIE

JOSÉ ACQUELIN

*Le zéro est l'origine
de l'au-delà*

Les Herbes rouges, Montréal
2010, 102 pages

De tous les bons vivants de la poésie québécoise, José Acquelin est le plus intempestif et le plus lumineux, si par « bon vivant » on entend le fait d'avoir sa mort derrière soi, et son enfance, devant. On s'étonne que cette œuvre ait suscité, jusqu'à maintenant, assez peu de commentaires. Pourtant, elle nous désarçonne à coup de paradoxes et de formules circulaires qui semblent faits pour faire irruption au cœur de nos hivers mentaux, nous les habitués, les durcis. Acquelin écrit visiblement pour rallumer les flammes éteintes (ou presque) de nos esprits. Certains vers s'apparentent à des koan zen. À les contempler longtemps dans l'incompréhension, il se peut que leur résolution soudaine ouvre un ciel dans votre tête : « l'air qui restera en vous ° rejoindra la musique qui passe », « il est toujours l'heure exacte ° de quelque chose d'autre », « quand une étoile me pèle ° je laisse mes pépins à terre », « quelle est la différence ° entre le sommeil éternel ° et la somnolence quotidienne »... Le poème liminaire propose une

assertion à méditer au milieu de la nuit quand l'insomnie nous tourne vers les étoiles : « l'humilité est aussi la conscience ° de sa propre grandeur ° dans la petitesse de l'univers ». Le paradoxe qui supporte tous les autres pourrait se résumer ainsi : ne soyez rien, vous comprendrez tout. Videz-vous de vos repères personnels et vous ferez place à l'univers : « le cadeau ° ce sera que moins je voudrai être ° plus je serai tout le reste ». On se laisserait presque d'une propension à l'aphorisme (voire au proverbe) bien assumée et somme toute assez rare dans la poésie moderne, si elle n'était pas intégrée à une pratique rigoureuse de l'insouciance, générant un nombre incalculable de métaphores perçantes et déroutantes, belles comme les fruits difformes d'un hasard cosmique. Et quels titres ! « Un caillou dans le chou », « L'unique est néo », « Nectar pour traverser le trop-tard », « Ne me lis pas si tu crois que tu vis », « La mort d'un particulier », « Déclaration des solitudes universelles », « Set carré de goélands »... Mais le plus beau, chez Acquelin, est que l'infini même est du domaine de la trivialité. C'est plutôt nous qui nous excluons nous-mêmes de son présent éternel, nous qui idéalisons à outrance le donné de l'existence : « il n'y a pas de basse réalité ° il n'y a que manquement au très-réel ». Bien sûr, la poésie d'Acquelin s'alimente à cette zone de haute intensité commune à toutes les religions, à tout être. Plusieurs exergues, au fil du temps, confirment que ses sources sont à chercher bien au-delà de la poésie moderne, dans les vieux textes spirituels, aussi bien les *Upanishad* que le *Traité du vide parfait*, les chants amérindiens ou soufis. Le grand Kabir n'est jamais loin, tout comme les vieux taoïstes. Parfois, on s'en irrite : Acquelin se situe ouvertement du côté de la connaissance (de la sage

ignorance) et chercherait à nous éveiller. On voudrait le sentir un peu plus imparfait, contradictoire, irrésolu, niais, interrogateur, bref, parmi nous. Cela aussi j'imagine (il le faut bien) est divin. Mais la vérité ne suppose pas, ne démontre pas, ne s'interroge pas, elle va droit au but, elle *dit*. En fait, cette petite irritation ne dure guère. Elle est irrecevable, du moment où l'on s'aperçoit que ces mots-là nous sont adressés de l'intérieur, comme une voix qui s'énonce pour elle-même et que l'on n'entendrait que bien plus tard – la nôtre.

VINCENT C. LAMBERT

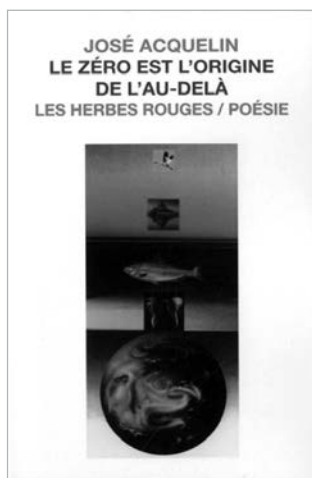
ANTOINE BOISCLAIR

Le bruissement des possibles

Éditions du Noroît, Montréal
2011, 82 pages

La poésie d'Antoine Boisclair est, pour reprendre le titre de son étude majeure sur la poésie et la peinture au Québec, une école du regard. Elle apprend à ouvrir les yeux quand nous les croyons déjà ouverts (ce qui est sans doute la meilleure façon de persévérer dans l'aveuglement). Et comme toujours, pour apprendre, il faut désapprendre. Nous nous fions à un état assez limité de notre potentiel perceptif pour établir *ce qui est*, mais *ce qui est* ne l'est peut-être qu'en vertu d'une convention attestant devant l'humanité entière que le monde est ainsi fait. Autrement dit, nous nous figurons le monde autonome de notre activité consciente, mais cette autonomie apparente est peut-être justement la preuve inattendue de son adéquation entière au mode de figuration qui est le nôtre en ce moment de l'évolution, un mode de figuration dont nous pouvons d'ailleurs retracer l'histoire et que la physique quantique et la phénoménologie, au même instant, remettaient en cause. Comme l'écrit Boisclair, « le

monde suit son cours dans nos consciences » – sans quoi, disent les sages, tout s'évanouirait. Par exemple, nous croyons fermement que nos pensées sont dans notre tête, mais cet *a priori* nous empêche possiblement de réaliser, de voir que nos pensées, elles aussi, ont lieu : « Début juillet. Les pensées sont des jeux d'ombres. ° sous le feuillage qui tanguent ° comme une chaloupe amarrée dans la lumière. » Ainsi commence ce recueil à la fois dense et aérien, foisonnant et exigeant de simplicité, laissant au final une impression de vacance intense et bienfaisante. Neuf sections, neuf environnements où l'on découvre que l'environnement et l'*environné* sont les deux pôles d'une réalité unique : « l'homme et la nature sont deux miroirs placés face à face ». Cette réalité, nommons-la conscience. « Où est votre conscience ? », demandait un moine zen à ses disciples pour les faire bondir hors de leurs limitations. Rappelons ce fait aussi simple que déstabilisant que pointait Teilhard de Chardin : l'évolution a fait en sorte que la Terre, à travers l'une de ses créations, l'humain, en est venue à prendre conscience d'elle-même, à s'observer à travers nos regards. On sort du *Bruissement des possibles* avec ce genre de réflexion vertigineuse en tête – ou au monde. Livre certes remuant et bienvenu dans l'univers des possibles québécois, mais tout à fait en phase avec les grands moments de l'humanité consciente : on y sent l'art de la formule de Merleau-Ponty, les poèmes-mondes de Parménide ou de Lucrèce, dont il est un avatar assez convaincant, les beaux paradoxes du taoïsme, l'encyclopédisme des Romantiques allemands, sans oublier l'univers et les métaphores des sciences qui, elles aussi, œuvrent quelque part « entre le monde et la fiction du monde ». Voilà



un grand poème présocratique en plusieurs mouvements, un rythme qui allie la concentration à l'expansion, une pensée qui rétablit des ponts dans le temps et dans l'espace, nous détache du monde et nous y réunit tout à la fois, un vide qui fait le plein. Un livre-miroir, pour tout dire, qui fonctionne un peu comme la mécanique molle et infinie de l'univers. Et qui fait des vagues.

VINCENT C. LAMBERT

PATRICK COPPENS*Je ne suis pas*Les Éditions Triptyque, Montréal
2012, 78 pages

« [M]ais j'étais beau », cri du cœur admirable de vivacité, d'humour, de peine aussi peut-être ; cri harnaché aux couleurs de la vie qui reste encore saillante malgré le temps et les époques jamais oubliées par les livres. Les géants des toiles grandissent aujourd'hui même dans cette création de Patrick Coppens qui dépose minutieusement chacun des mots, et ce, tout au centre des convives artistiques qui sont convoqués à entrer dans ce projet d'une beauté rare, d'une beauté oubliée aux détours des modes aux exigences à n'en plus finir. Uccello, Ingres, Monet, Klee, Goebel, Mondrian, Hartung, Riopelle, Manessier, Santomaso, Bougie, Dova, Kandinsky, Arp, Freist, Picasso, Herbin, Mirò,



Dallaire, et Prampolini ; Coppens n'est aucun de ces hommes qui portent pourtant en leur œuvre une part de sa vérité. L'hommage permet d'entrer dans les mondes possibles et ouverts de la négation. Ses propres tableaux deviennent alors « trop nus de leur énigme » si bien que la lumière parcourt tout l'espace autour de nous au moment même où nous tenons le recueil. Les traits de l'art se fondent en quelques vers retenus à l'épicentre du silence qui devient « poli par l'amour », qui « articule encore ° des sentences sonores » semblant être nos propres quêtes barbouillées de gouache, de pastel, de plomb, d'encres. « [E]t la lumière ° reçoit les premiers soins ° blessée par une image », soit celle de l'être que nous sommes et qui reste encore valide dans le reflet que le miroir nous renvoie de nous-mêmes, exposant ultimement « le visiteur qui détourne la tête ° [...] dans l'instant qui l'engage » à vivre jusqu'à la mort.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

ISABELLE FOREST*L'amour ses couteaux*Les Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2011, 83 pages

Si l'on devait abdiquer devant les circonstances venant complexifier l'amour, si se perdre dans la douleur permettait de dire et redire, en toute mélancolie, « cela / qui jamais ne console », qui jamais ne comble ceux qui se marquent de cette infime difficulté de vivre une nouvelle rencontre de « l'amour ° et son inventaire de désastres » par lequel se dresse tout autour de la mémoire un automne coupable, « où le ciel remue ° les visages dans leur tourmente », il faudrait accepter que le risque d'aimer vienne achever la confirmation de « la position exacte de la mort ». Dès lors, nous devrions nous relever comme ceux qui refusent de

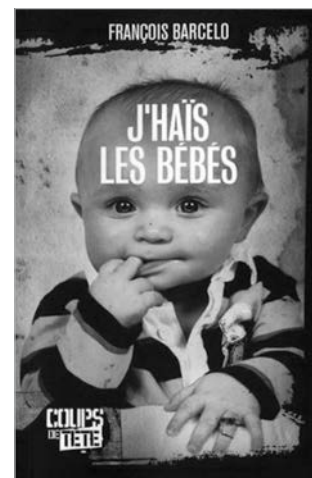


céder la vie à la peur d'être anéanti, et crier dans les orages des trahisons vécues avec « des éclats d'amour encore chauds entre les ° jambes ». Nous relever en tant qu'homme pour regarder en pleine lumière une femme « qui donne son cœur ° à manger aux oiseaux », lui faire l'amour au moment de se souvenir « [d]'Elle toujours nue ° à sa fenêtre [...] comme une route brisée ° après nos départs et lui revenir, dans l'éclat du jour, comme un homme enfin sauvé par le choix de la vérité d'aimer qui existe. Aimer deviendrait une connaissance qui apprendrait, à ceux qui le voudraient, « comment avaler cette mort ° et rester debout ° dans la stupeur d'aimer ». Pour cela, il faudrait une écriture qui mènerait la peur d'aimer « à portée de soleil », métamorphosant celle-ci en « une étoile mourante entre les côtes » ; il faudrait un lyrisme déployé comme la force d'un homme et d'une femme qui s'aiment et qui refusent d'en finir avec la beauté de l'amour éclatant au cœur de la vie. Isabelle Forest répond à cette nécessité, résolue qu'elle est à éclairer l'existence de sa poésie comme le fait une craie blanche contre un tableau noir. Cette poésie si belle, si forte d'espoir de Forest nous propulse dans ce que l'on nomme la vie.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

ROMAN**FRANÇOIS BARCELO***J'hais les bébés*Coups de tête, Montréal
2012, 113 pages
Coll. (« Roman noir »)

Avec *J'hais les bébés*, le prolifique François Barcelo poursuit sa série amorcée en 2011 avec *J'hais le hockey*. Viviane, cinquante-huit ans, son héroïne, a une phobie : elle déteste tant les bébés que, désormais, elle refuse de prendre l'avion. Car, avoue-t-elle, il y a toujours, parmi les passagers, un, deux ou trois, voire davantage de ces petits monstres pleureurs à qui on n'a jamais demandé s'ils avaient envie d'être enfermés pendant des heures avec des adultes, qui, eux, n'ont qu'un désir : celui d'arriver à destination sans encombre, et... dans le calme surtout. Pour échapper à sa fille, sur le point d'accoucher, même si elle lui a conseillé de se faire avorter, elle qui compte sans doute sur sa mère pour l'aider dans ces temps difficiles pour une nouvelle maman, elle laisse croire qu'elle a réservé un titre de transport non remboursable dans le Sud, alors qu'elle se retrouve plutôt, la veille de Noël, au Relais Point du jour, à Percé. Elle est à peine installée, dans la cabane 34, qui donne sur le célèbre rocher, d'où



toutefois on ne voit pas le trou, qu'elle découvre, sur le palier, un panier à pique-nique dans lequel repose, bien emmailloté au milieu de couches et de quelques biberons, un bébé naissant qu'elle croit être celui de sa fille qui serait venue jusqu'à Percé pour le lui abandonner, avec cette simple carte : « PRAND SOIN DE MOI, GRAND-MAMAND ». Selon elle, les fautes sont la preuve assurée que la signature est bien de sa fille. Mais Viviane ne veut pas d'un bébé, surtout qu'elle ne cesse de clamer qu'elle le déteste. Aussi imagine-t-elle toutes sortes de scénarios pour s'en débarrasser, elle qui vient de sortir d'un séjour obligé d'une vingtaine d'années dans une institution psychiatrique, qu'elle appelle Là-bas, pour avoir assassiné son mari. Le romancier entraîne alors son héroïne dans une série d'aventures rocambolesques, qui conviennent difficilement, du moins à mon avis, à une grand-mère. Mais Viviane est vraiment une « drôle » de grand-mère, qui n'a qu'une idée en tête : se débarrasser de ce nouveau-né afin de lui épargner une vie de misère. Elle a beau toutefois échafauder toutes sortes d'hypothèses pour y parvenir, rien ne se passe comme elle le prévoyait. Surtout qu'une fillette d'à peine treize ans recherche le bébé qu'elle a abandonné pour le cacher à ses parents...

Si Barcelo est capable d'humour, comme il a habitué ses nombreux lecteurs, surtout quand il évoque l'attitude des habitués de l'avion en présence de bébés dont les « cordes vocales [...] à peine rodées » semblent avoir « la résistance de celles d'une meute de hyènes résolues à hurler toute la nuit » (p. 8), il pêche à quelques reprises contre la vraisemblance. Le bébé naissant passe sans encombre plusieurs heures dans un panier, le 24 décembre, sans

avoir le moindre ennui. Pourtant il est précisé qu'il n'y a que deux biberons dans le panier qui lui sert de lit et que Viviane transporte sur la glace, lance du haut de la fenêtre de sa cabane, sans réveiller l'enfant, l'enfermant même, sans réaction de sa part, dans la boîte à bois, sous un tas de bûches, pour tromper les policiers qui enquêtent sur la disparition d'un bébé. Et pourquoi ces derniers la laissent-ils seule après leur visite, ce qui lui permet de s'échapper par la fenêtre arrière ? Voilà qui ne parvient pas à me convaincre et qui me semble exagéré, même dans un « roman noir ». Mais, me direz-vous, c'est du Barcelo, qu'il faut lire pour la qualité de son écriture et la richesse de son imaginaire.

AURÉLIEN BOIVIN

LAURENT CHABIN
Les voix meurtrières
Hurtubise, Montréal
2012, 250[3] pages

Les voix meurtrières de Laurent Chabin regroupe deux courts textes, précédemment parus, l'un, *Le jeu de l'assassin*, à La courte échelle en 2005, l'autre, *L'homme à la hache*, en 2003, à La Veuve noire. Ces deux polars, que l'auteur lui-même classe dans le générique roman, mais qui me semblent davantage des novella, de par leur longueur, présentent par leur sujet une unité tant de fond que de forme. *Le jeu de l'assassin*, comme son titre l'indique, est plutôt relié au ludique, alors que *L'homme à la hache* exploite non sans talent et intérêt, tout comme le premier, des pulsions meurtrières pour le moins troublantes. L'un et l'autre textes sont polyphoniques, c'est-à-dire qu'ils sont racontés par une succession de narrateurs, partie prenante à l'action, avec leur propre voix, exposant leur propre point de vue dans l'interprétation des événements, ce qui permet

ainsi au lecteur, à la suite de chacun des témoignages des participants aux événements rapportés, de se faire une idée dans la recherche de la vérité.

Dans *Le jeu de l'assassin*, un groupe de huit amis, au nombre égal d'hommes et de femmes, ont décidé d'aller passer une fin de semaine dans un chalet appartenant à Rachel, perdu au bord du fleuve, à Saint-Vallier. Une tempête de neige imprévue se lève et, pour passer le temps, tous se mettent d'accord pour jouer au jeu du détective. Claire, une participante, qui, au moment du partage des rôles, a hérité de celui de la victime, est trouvée réellement morte quand celui qui incarne le détective, prenant en charge le jeu, remet la lumière disparue, tout au plus, une dizaine de secondes, et pénètre dans la pièce. C'est, on peut le comprendre, la consternation quand on constate la tragédie, surtout que plusieurs pensaient bien que la « victime » jouait parfaitement son rôle. La suspicion s'installe, car il est bien évident que l'un des participants a oublié le jeu pour devenir un véritable assassin. Chacun à tour de rôle, d'un court chapitre à l'autre, prend charge de la narration pour se disculper et porter ses soupçons sur l'un ou sur l'autre. Le médecin du village, qui a bravé la tempête grâce à sa motoneige, ne mettra guère de temps à éclairer tout le monde, y

compris, bien sûr, le lecteur, sur ce drame, qui prend, au fil des chapitres, des allures psychologiques. Il serait certes de mauvais goût d'en dire davantage, sans détruire l'intérêt.

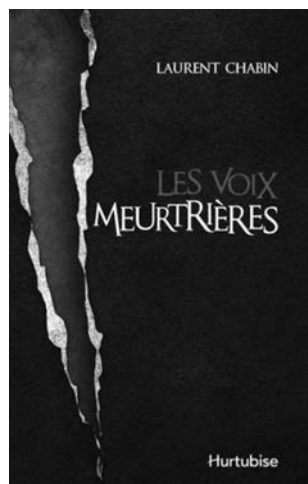
Dans *L'homme à la hache*, une femme, récemment séparée de son mari violent, découvre, en allant reprendre sa fillette de cinq ans chez son ex, où elle la conduisait à chaque fin de semaine, son petit cadavre, au pied de l'escalier de la cave, le crâne fracassé par des coups de hache. S'amorce alors une enquête qui piétine : les soupçons pèsent sur l'ex-mari, qui, malgré les pièges que lui tendent les policiers, parvient toutefois à leur échapper avec beaucoup d'habileté, au grand dam de l'enquêteur Vanasse, qui refuse les hypothèses d'une psychologue, consultée pour s'occuper de la mère explorée. Mais la vérité finira par éclater. Seuls les vrais amateurs parviendront à découvrir le vrai coupable non pas d'un mais de quelques meurtres.

Les deux polars sont bien menés, car Chabin, on le sait, est passé maître dans le genre, et sont écrits dans une langue juste et agréable. L'auteur sait susciter l'intérêt et tenir son lecteur en haleine jusqu'à la fin, imprévisible dans les deux cas.

AURÉLIEN BOIVIN

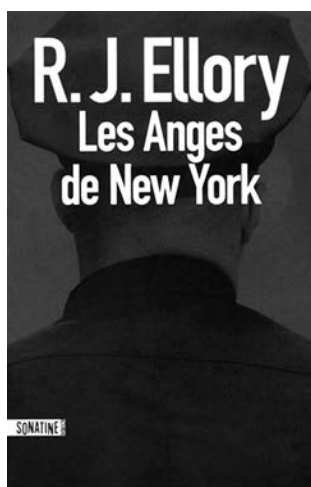
R. J. ELLORY
Les anges de New York
Roman traduit de l'anglais
par Fabrice Pointeau
Sonatine Éditions, Paris
2012, 554 pages

Frank Parrish est l'enfant unique d'un des policiers les plus célèbres de New York, les « Saints », qui avaient nettoyé Manhattan de la mafia dans les années 1980. Lui-même policier, Parrish est sur la touche. En probation après avoir perdu son équipier quand un ancien GI était devenu fou, il ne peut pas se permettre le moindre écart



de conduite. Impossible cependant de résister à la tentation de poursuivre une enquête, anodine en apparence, celle qui concerne la mort d'une adolescente. Parrish est le seul à croire qu'il s'agit de la pointe d'un iceberg. D'après lui, cette jeune fille est la plus récente victime d'un tueur en série. Quand d'autres cadavres apparaissent et, après la découverte de photos, de DVD prouvant que les actrices porno, toutes âgées de 16 ans, ont été tuées devant la caméra – des « snuff movies » –, il traque le meurtrier et finit par le coincer. Toutefois, ce n'est pas la fin de ce polar...

La mise en place de l'intrigue est impeccable, les différents



filons à suivre sont aussi bien exploités que les trames accessoires entourant le héros, comme ses problèmes avec son ex-femme, caricature d'une mégère invariablement en colère ; leur fille Caitlin, tombée amoureuse du nouveau coéquipier de son père ; leur fils Robert, décrocheur sympathique. Ajoutez à cela les nombreux entretiens interminables et d'un professionnalisme douteux avec la psy de service, des dialogues avec le suspect ou d'autres personnages secondaires. Tous ces éléments devraient étoffer la figure de Parrish qui, pourtant, demeure

curieusement unidimensionnel. Il ressemble à un cowboy de macadam : homme solitaire, indomptable et buté, grand buveur d'alcool dont le cerveau demeure cependant lucide, quoi qu'il advienne. Comme les autres protagonistes, le lecteur doit se fier au « nez » de l'inspecteur, qui subodore des choses peu ordinaires là où le commun des mortels ne verrait que de la fumée (et encore). C'est la marque de tout polar anglophone qui se respecte : prétendre qu'être verbomoteur demeure nécessaire, étirer le texte par toutes sortes de subterfuges dont on pourrait bien se passer, produire une brique de consommation, lue en voyageant, pendant les vacances, pour tuer le temps agréablement tout en sentant, de temps en temps, un frisson descendre sur l'échine.

HANS-JÜRGEN GREIF

ALAIN GORDON-GENTIL
Le chemin des poussières
Pamplemousses éditions,
Île Maurice, 2012, 156 pages

Alain Gordon-Gentil est un écrivain de l'île Maurice, doublé d'un journaliste et d'un cinéaste. Il a à son actif une douzaine d'ouvrages, en majorité des romans, dont trois publiés chez Julliard, une biographie de Gaëtan Duval, des recueils de pensées et des carnets. En 2004, il a effectué un séjour en Inde pour y tourner un documentaire sur le Mahatma Gandhi, dont j'avais eu l'honneur d'une projection privée avant même le lancement officiel.

C'est pour rendre à nouveau hommage à ce même Gandhi, l'apôtre de la non-violence, celui qui a consacré sa vie aux autres, c'est-à-dire à ses concitoyens, et à la lutte en faveur de l'indépendance de son pays, qu'il a décidé d'écrire *Le chemin des poussières*. Grégory, son héros, journaliste comme lui et comme

le journaliste américain Walker, parti à la suite du Mahatma en 1930, dans sa longue marche de libération, a décidé de quitter la salle de rédaction de son journal à Montpellier, lui qui habite Béziers, à la suite de l'assassinat de sa compagne, une journaliste hongroise indépendante, victime de la mafia russe, pour se rendre en Inde, sur les traces de Gandhi, afin d'y entreprendre une marche de 400 kilomètres, d'une durée de 23 jours, reliant Ahmedabad à la petite ville côtière de Dandi, sur l'océan Indien. C'est la Marche du Sel, qu'a effectuée le Mahatma, à compter de mars 1930, défiant ainsi le colonisateur, l'Empire britannique, qu'il a réussi à faire plier « par la seule force de la résistance passive et de la non-violence » (p. 54). En route, Grégory croise divers personnages qui ont suivi Gandhi, qui l'ont appuyé dans sa lutte, voire le dernier témoin de son assassinat et l'un de ses rares confidents (p. 120). Mais, à la suite du massacre des salines de Dharasana, le grand Mahatma ne fait pas l'unanimité, certains concitoyens l'accusant ouvertement d'avoir « trompé [...] et berné toute l'Inde » (p. 85), allant même jusqu'à prétendre que si l'Inde, où « les inégalités sont de plus en plus grandes » (*ibid.*), est devenue « un pays pourri » (*ibid.*), rien de moins, Gandhi en est le seul responsable. C'est aussi l'avis d'une fille rencontrée par hasard : « Gandhi n'existe plus. C'est à cause de lui que nous sommes devenus un pays pourri. C'est ça la grande victoire, le résultat de la résistance passive ? Gandhi a cru qu'avec les bonnes pensées on pouvait tuer le capitalisme. Il s'est trompé et il a berné toute l'Inde. Et je vais vous dire ce que je pense vraiment : il n'y croyait pas lui-même ! Il avait simplement trouvé quelque chose pour que les gens le suivent » (p. 151-152). Sa marche, « sur le chemin des pou-

sières », a convaincu Grégory de réorienter sa vie. Il décide donc de retourner en France pour annoncer à ses confrères de la salle de rédaction du journal qu'il a décidé de s'installer définitivement en Inde (p. 127). Mais une attaque terroriste d'une gigantesque ampleur menée sur la ville de Mumbai, où il se trouve, contrecarre ses plans.

À cette intrigue principale, d'un très grand intérêt, se greffe une intrigue secondaire, non moins intéressante, qui raconte l'assassinat de Lise, sa compagne, qui paye, à la suite de sa fuite de son pays, pour l'enquête qu'elle a entreprise « sur la présence de la mafia russe dans le Sud de France » (p. 64), sujet que même les grands journaux de la région évitaient par peur de représailles. C'est en rentrant d'une mission à l'étranger que Grégory la trouve, agonisante, après qu'un Russe l'eut passée à tabac et violée, l'accusant d'être une « Viande de Salope », selon l'expression des soldats de son pays lancée aux « femmes qui aidaient les hommes du parti à se révolter contre le pouvoir soviétique » (p. 82).

Grégory est parti en Inde pour oublier sa douleur, pour l'offrir aux regards aveugles de millions d'inconnus qu'il croise sur sa route, afin aussi de réapprendre à vivre, malgré la tragédie qui a changé profondément sa vie. Il nous donne une belle leçon de courage et de détermination, car il n'a jamais perdu espoir, comme celui qui est devenu son maître, Gandhi, qui a cru en ses forces et qui a œuvré en faveur de la délivrance des siens. Voilà certes un très beau récit, bien structuré, bien écrit aussi, dans une langue qui nous rejoint malgré la distance qui nous sépare de son île. À lire à petites doses et à méditer car il y a, dans *Le chemin des poussières*, une belle leçon de vie.

AURÉLIEN BOVIN

NADIA GOSSELIN
L'amour n'est rien
 Les 400 coups, Montréal
 2012, 215 pages

En terminant mon compte rendu de *La gueule du loup*, premier roman de Nadia Gosselin publié en 2008 dans le cadre d'un projet de parrainage avec l'Union des écrivaines et des écrivains québécois et son mentor, Yolande Villemaire, j'écrivais que la relève était assurée avec de jeunes écrivaines talentueuses comme Nadia Gosselin, pourvu qu'elles persistent dans la voie de l'écriture. Mon espoir est comblé, car cette jeune auteure vient de publier un deuxième roman, *L'amour n'est plus*, une histoire d'amour détruite par la fatalité du destin, qui ne laisse pas indifférent. Le lecteur y retrouve une écriture tout en finesse dans laquelle baigne

un lot d'émotions intimes, intenses, sincères, parfois même ensorcelantes.

La narratrice, une jeune femme quelque peu fragile, renoue, après une aventure amoureuse qui s'est mal terminée, avec un homme qu'elle a connu, quelques années plus tôt, lors de ses études. Cet homme marié, père de trois enfants, connaît des difficultés avec son épouse et s'appête à divorcer dans le but d'entreprendre, peut-être, un nouveau départ. C'est alors l'euphorie, un vrai tourbillon de l'amour, pour la jeune femme, qui, elle aussi, a repris sa liberté et désire, à son tour, s'épanouir, tout en souhaitant faire les bons choix (p. 12). Cette rencontre, genre coup de foudre, l'a comblée, car Camil, sa nouvelle flamme, « a semé des étoiles dans [s]es yeux » (p. 14) et a immortalisé un sourire

sur ses lèvres (p. 15). L'amour frappe enfin à la porte, mais ce bonheur fait presque peur tant il est intense. Une chambre d'hôtel, une nuit de délices et de volupté (p. 28) suffisent pour que les cœurs de ces deux « impuissantes victimes d'une douceur ravageante » (*ibid.*) battent la chamade (p. 32). Voilà qui suffit pour convaincre la jeune femme d'être désormais « une autre jusque-là inconnue [d'elle]-même » (*ibid.*), elle qui avoue connaître enfin son véritable premier amour, ce qu'elle appelle aussi la plénitude (p. 35).

Mais tout n'est pas si rose : Nadia Gosselin connaît la logique des possibles narratifs de Claude Bremond et sait que, pour qu'il y ait récit, il faut des événements afin de relancer l'action. L'épouse que l'homme a décidé d'abandonner s'objecte à la garde partagée et décide




de quitter Montréal pour venir s'établir à Québec. L'inquiétude des nombreux changements s'installe progressivement, puis c'est la peur de l'inconnu, et quoi encore. L'amour en subit les contrecoups, n'est plus le même, voire périlite jusqu'à éloigner les deux amants. Les cœurs et les corps, pourtant si proches, s'éloignent et s'isolent

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

nouveau

Charles Bolduc
Les perruches sont cuites



978-2-89406-328-6 | 128 p. | 8,95 \$

Plongez dans l'univers de ces 36 brèves histoires pleines d'humour, de cynisme et d'intelligence.

Une voix à découvrir !

La meilleure littérature d'hier à aujourd'hui

www.livres-bq.com

irréremédiablement. Car l'homme n'est pas prêt à s'engager dans une nouvelle relation, prétextant qu'il n'a pas encore le recul nécessaire pour retrouver son équilibre. Ne faut-il pas du temps, prétend-il, pour apprivoiser la solitude avant de songer à un nouvel engagement (p. 65) ? Ne faut-il pas aussi faire le deuil de celle qui se termine à peine ? Doute, désarroi de la jeune femme, qui en vient à se demander si elle sait aimer, en venant même à croire, désillusionnée, que « l'amour n'est rien ».

Le roman de cette jeune auteure, qui enseigne le français au secondaire, après des études en littératures française et québécoise, se veut le cri du cœur d'une femme qui croyait aux bienfaits de l'amour mais qui ne trouve que désillusions et détresses. Elle sait évoquer non sans talent les émotions et les déchirements d'un cœur ulcéré. À (re)lire et à méditer, car Gosselin porte un regard troublant sur la société moderne.

AURÉLIEN BOIVIN

SERGIO KOKIS

Amerika

Lévesque éditeur, Montréal
2012, 268 pages
Coll. « Réverbération »

L'aventure décrite dans ce nouveau roman de Sergio Kokis n'est pas sans rappeler un autre épisode, assez célèbre, qui s'est produit quelques années avant celui qui est raconté ici. En 1886, un pédagogue allemand, Bernhard Förster (beau-frère de Friedrich Nietzsche, soit dit en passant), a incité des paysans du nord de l'Allemagne à émigrer au Paraguay afin d'y établir une colonie, connue sous le nom de *Nueva Germania*. L'entreprise a été un échec complet ; Förster s'est suicidé dans sa chambre d'hôtel à San Bernardino, laissant dans le désarroi des douzaines d'individus qui, au

fil des générations, ont été assimilés par les indigènes. Dans *Amerika*, nous suivons une autre expédition, cette fois entreprise par un pasteur protestant d'un hameau letton, en octobre 1905, et qui se révélera aussi désastreuse que celle de Förster. Pour Waldemar Salis, le mot « Amerika » était rempli de promesses : richesse à force de travailler, réussite sociale, abandon de la vieille Europe ankylosée (ici, le régime moribond de la Russie tsariste) et la volonté de créer une *Nova Europa*, mais au Brésil, là où coule le miel, où l'on récolte deux ou trois fois par année. On n'a qu'à défricher la jungle...

Salis est un bon prédicateur qui sait convaincre au moins une partie de ses ouailles. Le groupe qu'il assemble quitte les terres ingrates et les prévôts rapaces du tsar et entreprend l'interminable voyage, de la capitale Riga à Hambourg, où ils sont pris en charge par des émissaires brésiliens qui ne leur promettent pas exactement le paradis, mais la possibilité de faire fortune dans ce pays inconnu, pourvu qu'ils soient vaillants. Personne ne leur parle des conditions de vie effroyables qui les attendent, ni du fait que d'autres immigrants sont retournés chez eux après le travail éreintant dans la jungle, ou qui ont fui les nuées de moustiques, la fièvre jaune ou la dengue. Notre pasteur (son beau-frère, moins rêveur, préfère soutenir des groupes d'anarchistes russes) y laissera sa peau, lui et tant d'autres immigrants lettons. Ceux qui ne meurent pas seront assimilés par d'autres groupes ethniques pour former le *melting pot* qu'est devenu le Brésil.

On sait que la renommée de Kokis s'est établie avec *Le pavillon des miroirs* (1994), qui avait remporté plusieurs prix et dont la critique a dit beaucoup de bien. Cependant, *Negão e Doralice* (1995), bien plus

incisif que le premier roman, a été presque oublié, à tort, puisque c'est justement ici que Kokis a écrit ce qu'il y a de plus convaincant parmi ses livres publiés par la suite. La raison en est simple : dès que l'auteur touche à des sujets qui le concernent personnellement, qu'il est loin des constructions mentales proches de l'abstraction, il puise dans ses souvenirs et arrive à déployer son indéniable talent de conteur. *Amerika* se situe dans cette lignée autobiographique, non seulement à cause de l'origine de l'écrivain, mais parce que l'auteur ressent le besoin de faire part de sa mémoire avant qu'il ne soit trop tard : « [Cette fable] fut écrite parce que l'auteur la gardait dans son esprit depuis l'enfance, et qu'il ne voulait pas qu'elle se perdît lorsqu'il ne serait plus là pour continuer à s'en souvenir. [...] *Même s'il ne vécut pas cette épopée, elle marqua sa vie d'un sceau profond et elle fut à la source de certaines directions qu'il a imprimées, volontairement ou non, à sa propre existence* » (p. 267-268, je souligne). Il ne s'agit pas d'une fable, bien entendu, mais de l'évocation saisissante, d'une image extraordinairement vivante, d'une culture qui aura survécu et gardé sa langue sous les tsars, puis sous le régime soviétique, mais dont bon

nombre de descendants n'ont pas réussi à réaliser le rêve de tout émigrant : créer ailleurs une Nouvelle Lettonie, meilleure. *Amerika* nous rappelle que les émigrants apportent dans leurs bagages l'espoir d'une nouvelle vie, mais que la mémoire de leurs origines s'efface, tout comme la langue, dès la seconde génération.

Un très bon roman qu'il faut compter parmi les meilleurs livres de l'auteur.

HANS-JÜRGEN GREIF

JEAN LEMIEUX

L'homme du jeudi

La courte échelle, Montréal
2012, 293 pages

Lors de la remise du prix de la Ville de Québec et du Salon du livre à Jean Lemieux pour son polar *Le mort de la rue des Arsène*, je disais qu'il serait dommage toutefois que son as détective André Surprenant quitte les Îles-de-la-Madeleine, comme il le laisse entendre à la fin du roman, en nous privant d'un décor et d'une atmosphère insulaires qu'il savait exploiter par expérience. Surprenant, qui a vécu avec Maria, son épouse, de difficiles amours, a fini par la quitter, comme il a quitté les Îles, pour déménager à Québec avec sa Geneviève, celle qui a dérangé considérablement son couple. À Québec où on le retrouve, un an plus tard, dans



L'homme du jeudi, un nouveau polar, il a réintégré la Sûreté du Québec et doit enquêter sur un délit de fuite troublant : un enfant de douze ans, Jonathan Gagnon, a été tué par un chauffard sur la route de Fossembault alors qu'il revenait à bicyclette, le soir du 18 octobre 2005, de la résidence d'un ami. Son cadavre a été trouvé dans la rivière Jacques-Cartier, près du pont Clark, à Saint-Gabriel de Valcartier, où il a sans doute été transporté. Choqué par cette tragédie, Surprenant, qui avait promis à la mère, Diane Gagnon, tenancière du bar *Chez Raymond*, de lui ramener son enfant, multiplie les interventions pour découvrir l'auteur de ce délit. Il rend fréquemment visite à cette mère explorée qui a perdu son fils unique, puis au grand-père. Pendant deux ans, il ne parvient pas à découvrir le moindre indice qui le mènerait

à l'arrestation du coupable. Mais un fait nouveau survient au prononcé d'une banale phrase de la part de Diane, qui annonce son prochain mariage. Voilà qui suffit à relancer l'enquête, qui s'oriente sur un suspect jusque-là sans histoire, mais qui a des choses à se faire pardonner.

Jean Lemieux est passé maître, exigence du genre oblige, dans l'art de ménager l'intérêt de ses lecteurs en dévoilant au compte-gouttes les indices que finit par mettre bout à bout son enquêteur détective André Surprenant, qui ne lâche jamais, malgré les difficultés qui ponctuent son travail, car il est déterminé. Il est aussi doté d'un flair exceptionnel et sait se laisser porter par ses intuitions, surtout quand il s'agit de porter secours à une jeune femme qui, il le découvrira, ne l'a jamais eu facile. L'intrigue se déplace de la ville à la campagne, des rues de

Québec aux forêts de l'arrière-pays de la région de Portneuf et des Laurentides, avec ses rivières et lacs, qui accompagnent l'action, une action qui débouche sur une vengeance pour le moins étonnante. Vivement une nouvelle aventure de ce détective pour le moins « surprenant » !

AURÉLIEN BOIVIN

HÉLÈNE LÉPINE
Un léger désir de rouge

Hamac, Québec
2012, 170 pages

À vingt-huit ans, *Toulouse-born-to-lose* lutte contre un cancer invasif. En mode survie, elle se fond dans un paysage éteint. Pourtant, lui vient parfois « Un léger désir de rouge »... Alors, ses « doigts se posent sur le comptoir et effleurent la farine du jour nouveau qui veut se lever. Qui ne lève pas » (p. 80).

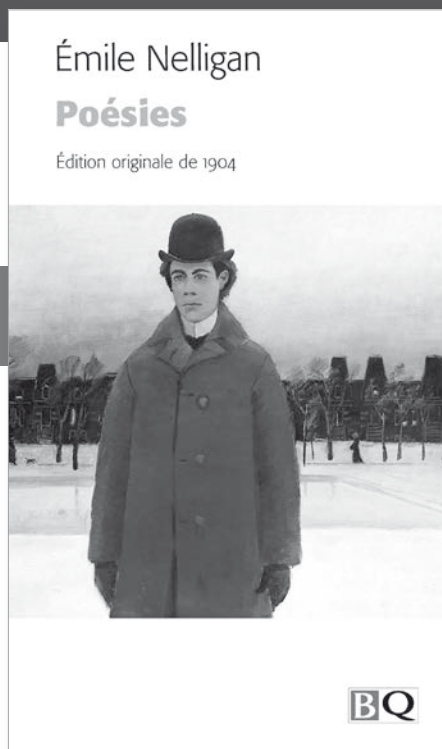
En début d'année, Hélène Lépine nous a offert un roman magnifique, pétri d'ombre et de lumière. L'histoire qu'elle raconte, en empruntant la voix nouée et inquiète d'une jeune femme malade, est une histoire de reconstruction, qui, dès les premières pages, promet d'être difficile, voire impossible, tant le soutien dont son héroïne dispose semble défaillant.

Toulouse a subi l'ablation d'un sein ; pour l'heure, elle ne peut plus exercer son métier de trapéziste. Odilon, son partenaire et amoureux l'a abandonnée. Ce qui amène la jeune fille à quitter Montréal, « la ville affairée », pour se réfugier dans le giron glacé de la maison familiale à l'île d'Orléans. Toulouse appartient à une fratrie déroutée qui n'a pas appris à se serrer les coudes : Paris, Delhi, Oslo, Louvaine, la danseuse

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

nouveauté

978-2-89406-329-3 | 168 p. | 6,95 \$



Un siècle plus tard, la poésie de Nelligan est toujours si vivante.

Édition originale de 1904, préparée par Louis Dantin.

La meilleure littérature d'hier à aujourd'hui

www.livres-bq.com

taciturne, et Coaticook, le petit frère atteint d'une folie destructrice... Ils portent tous le nom de la ville où ils ont été conçus. « Nos parents ont garni une maison d'enfants et l'ont désertée » (p. 10), confie Toulouse à Moubala, l'ami imaginaire qui l'aide à traverser l'épreuve. À Québec, « la ville superbe », Toulouse trouve



un peu de réconfort dans la lecture des carnets de voyage de son ancêtre. Elle noue des liens d'amitié avec Théo, un voisin obligeant, et Blanche, soignée comme elle pour un cancer. Enfin, tout en espérant la guérison, elle se rapproche de Louvaine et de Coaticook avant d'entrouvrir une nouvelle fenêtre sur l'amour.

Résumer ce roman en quelques lignes ne lui rend pas justice. En dépit de sa brièveté, il possède une densité rare, qui doit beaucoup à la beauté douloureuse de l'écriture et à la force rayonnante du personnage central. En aval et en amont, des figures secondaires, parfois à peine esquissées, livrent en quelques phrases l'essence de leur existence. Des images évocatrices, bien qu'épurées, surgissent au détour de chaque page. La présence dominante de la nature, les rêveries de Toulouse et son humanité sincère apportent un adoucissement bienvenu à

ce récit sobre et poignant. Le style dépouillé de Lépine et ce ton nuancé qui lui est propre maintiennent tout au long de la narration un équilibre subtil entre lyrisme et pragmatisme. Ce livre, le quatrième de l'auteure, fait naître l'envie de découvrir son œuvre à rebours.

GINETTE BERNATCHEZ

CHARIF MAJDALANI
Nos si brèves années de gloire
Seuil, Paris
2012, 188 pages

Vous avez probablement lu *Caravansérail* (2007) de Charif Majdalani, succès majeur en France et couronné par les prix Tropiques et François-Mauriac de l'Académie française. L'auteur nous parle de la si riche tradition culturelle de son pays d'origine, le Liban, petit territoire francophile, carrefour de cultures, meurtri par la guerre civile, avec le problème d'énormes contingents de Palestiniens. Cela, d'autres auteurs libanais l'ont également fait, comme Amin Maalouf, et peut-être mieux que Majdalani. Cependant, personne ne rend ses personnages aussi touchants que cet auteur, qui nous décrit une famille autrefois riche et influente, complètement ruinée dans les années 1960 et le rejeton mâle du paternel, mort dans des circonstances mystérieuses. Son fils, Ghaleb Cassab, rêve de redorer le blason familial. Par malheur, il ne connaît – et encore – que les tissus, après un apprentissage approximatif chez des amis du paternel qui lui font rencontrer l'amour de sa vie, inaccessible beauté, car Ghaleb est trop pauvre pour aspirer à demander la main de la belle Monde (abréviation de Raymonde), promise à un homme en vue, fortuné et autrement plus viril que notre jeune héros. Cependant, l'amour lui donne des ailes

et des idées qui mèneraient un autre tout droit à l'asile. Ainsi, il démonte des machines à tisser en Syrie, où le nouveau régime les avait mises sous scellés, les transporte nuitamment au Liban, les réinstalle dans l'ancienne usine familiale, les redémarre, redevient riche, reconquiert Monde. *Happy end*? Non, car la guerre civile éclate juste au moment où Ghaleb croit que la chance lui sourit. Les combats font rage autour des bâtiments où se trouvent les précieuses machines, déjà, des obus les touchent. Alors notre héros, d'un incroyable optimisme, les déménage à nouveau dans les montagnes pour les entreposer dans un endroit supposément sûr.

Des événements rocambolesques, où le tragique frôle le comique. On ne peut s'empêcher de penser à l'un des plus célèbres livres du baroque, écrit pendant la Guerre de trente ans, où le petit Simplicius – le nom dit déjà tout – assiste aux pires horreurs de la guerre et, puisqu'il ne les comprend pas, en rit. Ici, le parallèle avec le baroque est évident, avec une bonne dose du roman picaresque, où le héros ne sombre pas dans le chaos de son monde parce qu'il ne perd jamais l'espoir d'un meilleur lendemain. À aucun moment, ce nouveau roman de Majdalani ne tombe dans le piège de donner une leçon du genre « Comment

survivre aux calamités et demeurer de bonne humeur malgré les revers de fortune ». Le procédé narratif, tout simple en apparence, linéaire, avec quelques ellipses ici et là afin de ne pas ennuyer ou fatiguer le lecteur, est en fait complexe et dosé de façon à souligner la drôlerie dans le malheur, et le malheur qui s'avère la base d'un bonheur à venir.

Un livre frais, ample, amusant et encourageant, où l'humour l'emporte sur les difficultés de la vie. Malgré lui, il nous donne une leçon, celle de relativiser nos malheurs.

HANS-JÜRGEN GREIF

FRANCINE OUELLETTE
En 1837, j'avais dix-sept ans
Libre Expression, Montréal
2012, 546 pages

Avec son nouveau roman, Francine Ouellette, tient non seulement son lecteur en haleine du début à la fin, mais lui livre un véritable cours d'histoire.

L'intrigue ne manque pas d'intérêt, comme il arrive souvent dans les romans de l'auteure. *Enfant, Guillaume Vaillant* est doté d'un sens d'observation peu commun et d'une intelligence vive. Il est le benjamin d'une famille canadienne-française de neuf enfants. Il vit sur une terre non loin de Saint-Eustache. Son frère Joseph l'emmène avec lui chez le docteur Labrie pour régler, avec du bois de chauffage, le paiement final des honoraires du médecin, une redevance, depuis l'accident de leur père, quatre ans plus tôt. Guillaume est impressionné par cet homme qui porte de si beaux souliers et qui parle comme un grand livre. Le docteur informe Joseph que ses parents pourront inscrire le petit à l'école puisque la Chambre d'assemblée du Bas-Canada a récemment fait adopter une loi qui accorde aux fabriques le droit de mettre sur



ped des commissions scolaires. Les enfants pourront donc avoir le droit à l'école gratuite.

Guillaume, qui rêve de devenir quelqu'un, tout comme le médecin du village, pourra, à son grand bonheur, bénéficier de ce privilège. À la maison paternelle, il entend son père, sa mère et ses frères constamment maugréer contre les seigneurs, qui les exploitent en leur demandant des redevances de plus en plus élevées tout en leur enlevant leurs maigres biens, et contre les entrepreneurs anglophones, qui tirent profit du bois et des fourrures des Canadiens

français qui leur servent de main-d'œuvre. Malgré son jeune âge, Guillaume trouve la situation profondément injuste. Il a toutefois la chance de poursuivre pour un temps ses études à l'école supérieure, où il découvre un intérêt pour tout ce qui touche la politique. Malheureusement, en raison du départ de son frère Laurent pour les États-Unis et du mariage de ses sœurs, qui ont occasionné de grosses dépenses, il est contraint de quitter le collège. Quelle déception pour lui, qui aspirait à de hautes études ! Il continuera cependant à s'intéresser à la politique par la

lecture des vieilles gazettes et il fera confiance à ses députés, « ces hommes instruits et intelligents qui ne voteraient pas n'importe quoi ».

Son amour pour la belle et instruite Marguerite, fille du meunier de la Dalle, chouayen notoire, l'incite à s'engager davantage dans la lutte contre l'exploitation des Canadiens français. Les deux amoureux rêvent d'un monde meilleur et juste dans lequel ils pourront devenir instituteurs et indépendants. Ils savent que la partie n'est pas gagnée puisque le père de Marguerite s'oppose à cette union.

Guillaume assiste à un discours éloquent et enflammé de Papineau, livré à Saint-Eustache, et croit dur comme fer que le mouvement patriote réussira à abolir les seigneuries, ce qui le conforte dans son implication au sein du mouvement patriote, « les bonnets bleus, » « Fils de la Liberté ». En 1834, le parti de Louis-Joseph Papineau remporte 77 des 88 sièges à la Chambre. Malheureusement, il n'y a aucune mention de l'abolition des seigneuries. Aux côtés de gens influents et engagés tels Séraphin Doré, Scott, Girod, Chénier et l'abbé Chartier, qui défie les



ALEXANDRE SOUBLIÈRE
Charlotte before Christ
Boréal, Montréal
2012, 217 pages

Dans son premier roman, Alexandre Soublière transcrit l'histoire d'amour très contemporaine entre Sacha et Charlotte. Le jeune homme, issu d'une famille aisée, s'est épris de cette beauté dont rêve tout jeune homme. Cependant, il y a plusieurs problèmes : elle est cyclothymique, irritable, boit, se drogue, a grandi sans père, considère son corps comme un objet qui fera son temps. Elle étudie la danse, alors que lui verse dans la biologie. Sacha est

frappé d'une rare forme d'arthrite dont les épisodes peuvent survenir n'importe quand. Depuis qu'il connaît Charlotte, son rendement dans ses cours baisse considérablement, ce dont il se moque plus ou moins, puisque, de toute façon, il héritera de l'usine de son père, spécialisée dans des produits pharmaceutiques.

Dès le début de la lecture, on est frappé par le ton plus que désinvolte des protagonistes et par le niveau au ras des pâquerettes des « discussions », pour la plupart en langage vernaculaire, truffée d'expressions empruntées à l'américain, ce qui n'en fait pas un « franglais », mais une langue nouvelle, utilisée par certains jeunes entre dix-huit et vingt et un ans. Ils sont super branchés, possèdent tous les gadgets électroniques possibles, fréquentent les mêmes boîtes de nuit, se reconnaissent entre eux par les vêtements qu'ils portent et qui les classent. Bref, ce sont des adultes dotés d'un cerveau de préadolescent. Avides de nouveautés, ils ne semblent penser qu'au sexe, tout en insistant pour être monogames. Quand Charlotte trompe son ami avec un *one night stand*, Sacha lui lance d'innombrables ques-

ordres de M^{gr} Lartigue de ne donner l'absolution à quiconque viole les lois ou désobéit à l'autorité, Guillaume continue son action et sa résistance malgré les lois proclamées.

Cependant, une troupe de 1 500 soldats sous les ordres du général Colborne ont raison des patriotes quand ils envahissent le village de Saint-Eustache, le 14 décembre 1837. Les cloches sonnent l'alarme. Guillaume se rend sur les lieux et, à la vue de tous « ces tyrans en tuniques rouges en train d'installer différents engins mortels et en entendant les balles qui sifflent au-dessus de sa tête », il prend

peur. Il fuit, traverse le cimetière et se cache dans un fossé sous un ponceau. Les patriotes se réfugient dans le couvent. Des maisons sont détruites, des vitres sont cassées et l'église, le manoir et le couvent sont incendiés. Les patriotes y trouvent donc la mort. À la suite de cette cuisante défaite, Guillaume revoit Marguerite en cachette avant de s'enfuir. Se reverront-ils un jour ? Les amoureux gardent espoir.

À travers le personnage de Guillaume, Francine Ouellette laisse facilement entrevoir l'engagement des jeunes patriotes, idéalistes, fougueux, qui ont

tions à la figure, alors qu'elle s'est déjà endormie.

« Je m'en crisse » est leur expression favorite, appliquée à tout ce qui les touche, les objets, les personnes, le monde, eux-mêmes. Pourtant, le couple s'envoie au moins une fois par jour un texto pour faire ce que l'une a promis à l'autre : « Je promets à Ça-chat [Sacha] de ne jamais laisser passer plus de 12 heures sans texter pour lui dire que je l'aime. BB—Entrée 3. » Car ils veulent immortaliser (!) leur amour par des entrées dans le BB, le *Black Book*. Certains lecteurs peuvent trouver pénible de lire des phrases comme « Je sais que j'ai overréacté » (p. 124), « C'est nice [...] la fois qu'il a crissé son pouce dans le cul d'une fille » (p. 140) ou « T'es-tu protégée ou ben t'avais envie de te recréer une fille pas de père dans un osti de foyer monoparental de pauvre ? » (p. 141) Ils s'engueulent, font la paix, vont dériver mais se cherchent parce qu'ils s'ennuient. À la fin du livre, le lecteur assiste à une scène hallucinante : comme ça, sans penser à rien, Sacha vient de subtiliser à son père une petite quantité d'un insecticide extrêmement puissant. Le jeune homme s'installe avec sa copine

dans un parc montréalais pour assister au lever du soleil. Charlotte découvre le contenant mortifère, aperçoit de l'autre côté de la rue un itinérant. Elle lui apporte son café, après y avoir versé le poison – que l'homme boit, avec un sourire exprimant sa gratitude. C'est après cet acte sacrificiel qu'elle « mime une voix d'homme et lance : Je vous déclare maintenant mari et femme » (p. 215)

Tout dans ces vies se réduit à des jeux. Squatter des maisons, les mettre sens dessus dessous, sans but, sans plaisir véritable, coucher à gauche et à droite, jeter les « amis », se complaire dans le rôle d'une *generation lost at birth*, dirait Sacha. Ce qu'il dit en autant de mots : « Le réalises-tu que tout le monde s'en crisse ? C'est juste toi, c'est juste moi ! On est des nobody ! Tout le monde s'en contrecrisse ! » (*id.*) À vous de décider si vous voulez lire ce livre, bien plus violent que ceux des années soixante et dont les *remake* récents semblent avoir la cote. Rassurez-vous : les modes passent.

HANS-JÜRGEN GREIF



eu à cœur la justice et la liberté allant même jusqu'à donner leur vie pour y parvenir. Le sujet est traité avec rigueur. Les faits décrits et prouvés par des notes historiques tout au long du roman ne déconcentrent pas le lecteur mais l'aident à mieux comprendre et à se situer dans le temps. Un excellent roman bien documenté, qui ne laissera personne indifférent.

CLAIRE BERGERON

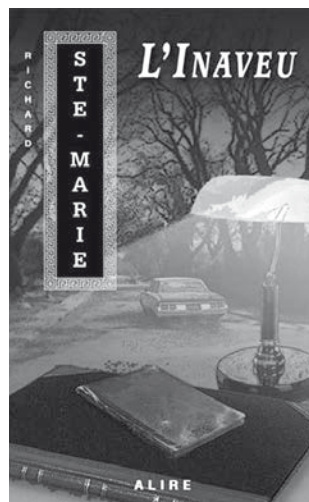
RICHARD STE-MARIE

L'inaveu

Alire, Québec

2012, 242 pages

En commentant le premier roman de Richard Ste-Marie, *Un ménage rouge*, en 2008, roman, écrivais-je, qui « laisse deviner un beau talent où perce



une imagination débordante » (*QF*, n° 153, printemps 2009), je souhaitais qu'il nous donne d'autres histoires de cette qualité. Cet ex-professeur d'histoire de l'art à l'Université Laval, qui a décidé de meubler ses loisirs par l'écriture, semble bien m'avoir écouté. *L'inaveu*, son nouveau roman publié cette fois chez Alire, témoigne d'une imagination encore plus débridée, selon l'éditeur, et d'un talent de conteur certain. Et quelle histoire !

À la mort de son père, le plus souvent absent d'esprit au sein de sa petite famille, Régis Duchesne, professeur de littérature au cégep du Vieux-Montréal, insiste, à la fin d'une journée de travail, pour rencontrer le sergent-détective Francis Pagliaro, enquêteur au Service des crimes contre la personne à la Sûreté du Québec, tout en poursuivant des études en philosophie à l'Université de Montréal, pour lui remettre un carnet de notes et un album photos qu'il a trouvés parmi un lot de documents personnels de son père. Sont rassemblés dans cet album une série de coupures de presse se rapportant non pas à sa famille, mais à des crimes commis sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal depuis 1973 jusqu'en 2008. Quant au carnet à couverture noire, il contient une série des montants d'argent avec comme mention d'un seul destinataire connu uniquement les initiales CS. Si ces documents étranges inquiètent au plus haut point Duchesne fils, ils éveillent la curiosité du sergent-détective : pourquoi un comptable sans histoire aurait-il décidé de recueillir autant d'informations sur des crimes s'échelonnant sur une longue période ? Aurait-il mené double vie en étant mêlé à des histoires pour le moins louches, sinon crapuleuses ? Malgré ces interrogations, Pagliaro est réticent, devant l'absence de

preuves, à ouvrir une véritable enquête. Duchesne fils est tenace et poursuit seul son enquête, au point que sa femme s'inquiète de son obsession.

Un nouvel élément reliant les coupures à la disparition d'une fillette, survenue le Vendredi saint 1973, qui a terrifié tout Montréal, mais qui n'a jamais été résolue, vient relancer les recherches, trente-cinq ans plus tard. Avec son flair proverbial, Pagliaro, aidé par Duchesne, en vient à mettre en place tous les éléments du casse-tête et à remonter au meurtrier, tout en apportant un éclairage complet, qu'il faut taire pour garder l'intérêt du lecteur, sur les documents du comptable et sur la signification des initiales CS.

Impossible de déposer *L'inaveu* avant la fin, tant l'intérêt est soutenu, du début à la fin. Car Ste-Marie sait l'art de tenir son lecteur en haleine, de relancer son action. Après un prologue, qui semble mener nulle part, si ce n'est à une banale histoire de pédophilie, le romancier, non sans habileté, réussit à mêler les cartes pour orienter son lecteur dans une toute autre direction, ce qui témoigne de son talent. Ajoutons que *L'inaveu* est écrit dans une langue fort agréable et de grande qualité.

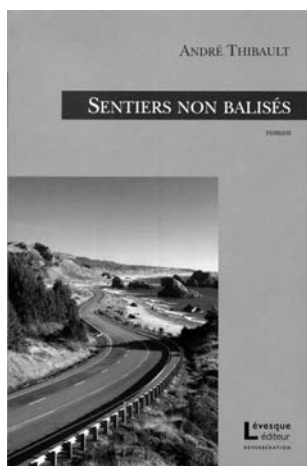
AURÉLIEN BOVIN

ANDRÉ THIBAUT
Sentiers non balisés
Montréal, Lévesque éditeur
2011, 184 pages
Coll. « Réverbération »

Dans son second roman, André Thibault s'est attaqué à un sujet bien concret, peu abordé en littérature, soit : les effets collatéraux d'une popularité trompeuse inattendue.

En briguant le poste de secrétaire de l'Association québécoise des écologistes sociaux (AQES), Roger Montreuil, modeste chercheur, se laisse prendre aux flatteries de la vice-présidente du mouvement. Son élection l'étonne, mais au fond, ne l'avait-on pas toujours sous-estimé ? Épaulé, dans un premier temps, par sa femme et son fils adolescent, notre homme accepte d'exercer cette nouvelle fonction. Or, à la suite de l'apparition du mode de scrutin proportionnel, l'AQES se trouve confrontée à une nouvelle donne politique qui l'amène à se scinder en deux afin de créer une alliance avec le Parti pour un développement durable (PDD). Et hop ! En deux coups de cuillers à pot, Roger Montreuil devient la voix officielle, puis officielle, des verts.

Malheureusement, son ascension politique,



humblement légitimée à ses yeux par son sens du devoir, amorce rapidement une descente chaotique dans sa vie personnelle. La tentation de briller est grande, la chair est faible et ce nouveau messie témoigne d'un amateurisme évident dans le domaine de la roublardise. De fil en aiguille, il sera laissé en rade par tous ceux qui l'ont élevé aux nues – ses partisans désillusionnés, sa maîtresse accommodante, son épouse souffrante et son fils en rupture de ban. Bref, Roger Montreuil tombera de haut, mais apprendra-t-il de ses erreurs ?

Sous les projecteurs de l'actualité quotidienne, la logique de la proposition développée dans le roman possède

une certaine plausibilité. En revanche, l'efficacité narrative d'un récit qui repose avant tout sur les échanges entre les diffidents protagonistes apparaît moins heureuse. Empruntant les mots de la femme de Roger, je dirais : « c'est du monde qui parle avec du monde. » (p.53) Et dans un tel cas, trouver le ton juste à tout coup s'avère difficile. Néanmoins, en cultivant un humour parodique, Thibault fait montre d'un talent naturel pour le trait caricatural. Je pense par exemple au fils de Montreuil, qui porte l'improbable prénom de Roger-Michel. Un choix parental qui aura au moins le mérite de permettre à sa mère de le retracer facilement sur les réseaux sociaux virtuels... Certains personnages secondaires disparaissent de manière intempestive (le secrétaire évincé de l'AQES et l'animatrice de télévision...), tandis que d'autres réagissent aux événements d'une façon étrange (les parents de Roger-Michel apprenant son accident...). Mais il reste qu'en dépit de ces maladresses ce roman est distrayant, d'autant qu'il connaît des rebondissements inusités jusqu'à la fin.

GINETTE BERNATCHEZ

> Quand la presse ne suffit plus...

LE DÉLIVRÉ

La lecture délivre, des libraires se livrent



> Plus de 250 articles
sur le livre et la lecture

www.librairiemonet.com/blogue

Librairie
Monet